

# Elles TERRE D'ENFANCE

CHANTAL T. SPITZ

Je me souviens d'Elle et ses sœurs. Elles. Si semblables si différentes. Les mêmes traits filles du même ventre que les bonnes les mauvaises étoiles avaient distinguées femmes de chez nous rendues plus claires par le sang de ce lointain ancêtre débarqué d'Écosse un jour comme tant de ceux qui devaient dérouter à jamais le flux de notre histoire le lit de notre pensée la source de notre originalité. Elles étaient belles et aujourd'hui encore il m'arrive de me restaurer de leur image posée parmi mes livres

photo sépia

elles sont jeunes et ressemblent déjà aux femmes mûres de mon enfance Vārua flamboyante Tatate paisible Elle austère

leur élégance leur dignité me confondent et je me demande par quelle moquerie le ciel m'a fait si quelconque. Comment dire leur beauté. Elles avaient surmonté leurs orages domestiqué leurs débordements soumis leurs venins réduit leurs rancœurs lavé leurs enfers étanché leurs déserts libéré leurs mensonges assaini leurs espérances

elles étaient fortes pacifiées généreuses douces

de la douceur des femmes qui ont aimé haï joui souffert enfanté

enterré maudit assumé qui cheminent la luisance de la vie

offerte aux autres. Dieu que j'étais pleine de leur plénitude

comme un soupir dans mes ébréchures mes déchirures

une pause dans mes incompréhensions mes appréhensions

je me glissais dans leur halo me gorgeais de leurs gestes leurs

odeurs leurs plaisanteries leurs incendies leurs silences leurs

mélodées

oralité joyeuse et grave allègre et compacte qui a fondé mon inté-

riorité structuré mon identité dans le crépuscule de l'interdit

la rugosité de l'ignorance

dans l'abandon de ma langue la négation de mon appartenance.

Elles ont enfanté mon enfance

l'ont nourrie augmentée amendée

elles m'ont rendue à jamais fille d'elles de leur famille mon unique

famille effaçant la légitimité de ma famille paternelle

elles étaient le nœud qui m'enchevêtrait à leurs parents que je

n'ai pas connus

deux noms gravés sur la tombe que nous fleurissions réguliè-

rement

hommage à eux qui nous avaient donné vie

deux noms qu'elles ne disaient jamais

« Tō'u na metua tō tupuna » disait Tatate « mes parents tes

ancêtres » disait Elle et il me semblait qu'ils en devenaient

tangibles

je les connaissais ils étaient en moi comme la fondation de tous

mes présents

deux noms gravés sur une stèle que je suivais du doigt que Tihoni

repeignait soigneusement chaque année

deux noms rugueux que je répétais à haute voix

heurtant ma gorge de ce nom tahitien de ce nom écossais dans

des accents qui m'étaient excentriques

ces noms qui résonnaient nos mémoires les leurs les miennes

dans lesquelles j'entendais les interdits brisés les défenses

contrevenues les condamnations démisées au fil des généra-

tions

depuis ce premier couple

deux noms réhabilités plus tard quand le bon ton serait d'étaler

une généalogie restaurée pour s'ancrer dans une société que

quelques visionnaires secouaient de revendication identitaire

une généalogie indigène

bien sûr

# Elles TERRE D'ENFANCE

CHANTAL T. SPITZ

que chacun s'époumonait à faire descendre aussi loin qu'un ari'i ou un dieu

dans d'intarissables litanies de noms qui me laissaient admirative.

Inscrire mon identité dans des lignées de personnes avec

lesquelles je ne me sens aucun lien ne m'a jamais tentée je me

contentais de ces noms qui avaient fini par devenir réalités

origine si proche qui avait mignoté mes intelligences

origine troublante normalisée par l'amour inconditionnel des des-

descendances dont la singularité fulgure ma conscience met en

évidence toutes les malfaçons les malchances les solidités

les volontés qui nous unissaient nous unifiaient.

« Il était bel homme très brun presque noir comme Tihoni

elle était claire encore plus que nous claire comme ta mère » di-

sait Elle. Elles m'ont écrite dans leur peuple elles ont écrit leur

peuple en moi chétif robuste défait courageux amolli endurent

étiole énergétique lâche fier complaisant honnête chancelant

insoumis décoloré digne fléchi intelligent

humain comme l'humanité elle-même

enthousiaste désabusé tumultueux grimaçant radieux misérable

heureux morose folâtre inquiet optimiste confus charmant

triste drôle déprimé épanoui angoissé

vivant comme la vie elle-même.

Je me souviens d'Elle et ses sœurs. Sur la véranda de notre mai-

son je dis notre maison je devrais dire Sa maison tant elle lui

ressemblait ordonnée propre claire sérieuse des rangements

partout

aujourd'hui on dirait fonctionnelle

les peintures annuellement décapées poncées repassées

le parquet et les meubles de tou mensuellement verrés cirés

astiqués

les vitres hebdomadairement frottées grattées essuyées

l'entretien les réparations le bricolage régulièrement assurés par

Tihoni. Elles n'étaient jamais inoccupées mais quîètement as-

sises un ouvrage à la main chacune avait sa boîte à ouvrages

taies draps serviettes de table à broder d'un savant entrelacs

d'initiales serviettes de bain à individualiser d'un prénom au

point de croix tapis nappes à parsemer de motifs reproduits

au papier carbone festonnés ajourés de fils multicolores

elles disaient coton perlé point de bourdon de chaînette de tige

broderie anglaise persane suisse ô comme j'aimais ces mots

exotiques

vêtements à rapiécer boutons à recoudre élastiques à enfiler

en ces temps-là nous portions des culottes-maison taillées dans

du faraoti sans élastique sur les côtés qui bâillaient pendant

nos jeux

elles parlaient des choses essentielles de la vie les nouvelles de

la famille à chaque fois consciencieusement convoquée dans

son entier pour que nul n'élague une branche du grand tronc

les cochons et bœufs de Tatate l'état de son potager

en ces temps-là la culture des légumes était pratiquée à flanc de

montagne principalement par des Chinois

on les disait maraîchers

mais un jour Tatate avait décidé qu'elle planterait autre chose que

ses fleurs d'agrément pour gagner de l'argent et avait défriché

avec deux travailleurs un espace pour ses légumes. Les maraî-

chers chinois me fascinaient quand je les scrutais ployés entre

leurs plates-bandes qui rayaient de verts la terre brune des

pentés abruptes comme s'ils étaient tout droit sortis de mes

livres avec leur vêtue noire leur chapeau de bambou à volant

noir noué d'un ruban rouge tous petits tous secs

le soleil semblait avoir tari leur corps

# Elles TERRE D'ENFANCE

CHANTAL T. SPITZ

quand je les dévisageais au marché accroupis immobiles près

de leurs jolies bassines de bambou tressé débordantes de

légumes dodus recouvertes d'un faraoti humide pour qu'ils

restent fermes dans l'attente de clients

je pensais qu'ils s'étaient égarés tant ils me semblaient singuliers

presque surnaturels tout droit surgis de nulle part. Comment

aurais-je su leur histoire leur peuple leur pays leurs galères

leurs misères en ces temps-là je n'avais pas encore réalisé

l'insondable racisme de notre société.

Vārua ne parlait pas beaucoup je ne l'ai connue que bien plus tard

elle est restée longtemps un mystère

à la lisière de mon entendement

quelque chose que je sentais dans l'air qui enveloppait son entour

comme une silencieuse brume

elle venait et s'en repartait je ne savais ni où elle vivait ni ce

qu'elle faisait elle me fascinait mais j'avais appris à ne pas

poser de questions. Longtemps je n'ai connu d'elle que l'incon-

nue qui troublait ma conscience.

Je me souviens d'Elle et ses sœurs. Elles ne parlaient que leur

langue la langue de notre peuple cette langue que je com-

prenais il m'était fondamental de la comprendre pour les

comprendre

que je ne parlais pas j'avais intégré très tôt l'interdit intégral

inflexible

cette langue qui m'avait envoûtée comme les jouets inouïs quand

je les avais vus pour la première fois dans la vitrine de Aline

le seul grand magasin de l'île

mais aujourd'hui il paraîtrait ridiculement petit il a brûlé et laissé

place au nouveau monde

auréolés de guirlandes lumineuses de décorations scintillantes des

jouets inaccessibles exposés dans tout leur magnétisme que

j'aurais voulu atteindre qui restaient de l'autre côté de la vitre

une machine à coudre qui faisait des points droits

une dinette en porcelaine décorée de minuscules fleurs bleues

un cheval à bascule

une voiture à pédales rouge

cette langue comme une combustion immaculée une volupté

impudique quand je la désirais la respirais l'avalais la recalais

la goûtai

que j'aurais voulu dire qui restait imparlée mutisée d'interdictions

définitives

que j'ondulais insonore clandestine dans mon corps allongée la

nuit dans le noir

une langue charnelle charnue que je caressais dans tous mes

silences qui ourlait mes noirceurs

une langue familière farouche

que je dérivais dans tous mes ressacs qui nouait mes exils

une langue intime intense que je condensais dans tous mes

souffles qui murait mes deuils. Je n'avais jamais eu l'audace

de prononcer un mot à haute voix Elle m'aurait entendue

un mur de planches séparait nos chambres

cette langue comme une mutilation inassouvie une réduction

fétide qui m'attachait m'éloignait d'Elles m'enracinait me

vagabondait dans mon pays m'accueillait m'excluait dans

une identité nouvelle fictive illusoire mythique dont Elle avait

choisi de nous travestir. Elles parlaient et je me peuplais de

leurs musiques naissant cette insoutenable nostalgie qui

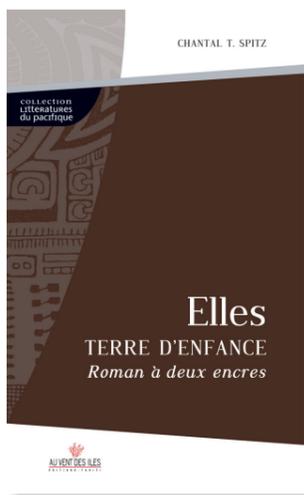
aujourd'hui encore funèbre mon âme de ne pas incanter notre

langue aussi bien qu'elles.

La langue muette de mes éloquences avortées.

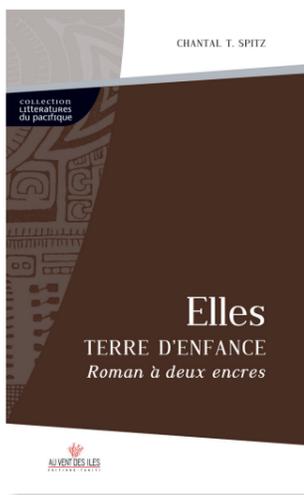
Je me souviens d'Elles, Terre d'Enfance.

EXTRAIT DE



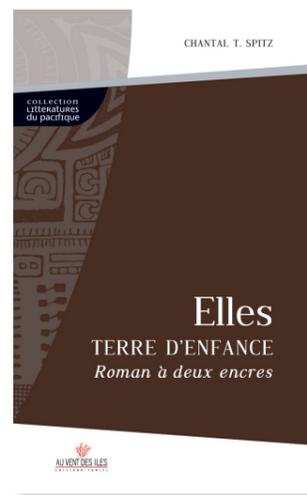
AU VENT DES ILES  
EDITIONS - TAHITI

EXTRAIT DE



AU VENT DES ILES  
EDITIONS - TAHITI

EXTRAIT DE



AU VENT DES ILES  
EDITIONS - TAHITI